

Dieu des immensités, ta maison, ta demeure
N'est-elle qu'à toi seul qui jamais ne nous leurres ?
Il doit être bien beau ton ciel, j'y crois vraiment,
Car l'espoir vient de toi, Dieu qui jamais ne mens !...
Et j'aime le grillon de l'herbe et de la mousse,
J'aime le grand soleil dont la chaleur m'est douce,
J'aime la mer obéissant à Dieu,
J'aime la mort qui moissonne en tout lieu ;
L'âme qu'on cloue en elle se repose.
J'aime la terre où croissent ronce et rose,
J'aime le monde où vivent mes amis,
J'aime la tombe où sont les endormis.

Ami comme ennemi, voyageur et passante
Qui n'approuveriez pas les refrains que je chante,
Gardez du moins ce mot dont je voudrais finir :
Mon cœur est bien peu bon, mais il aime bénir.
Moissonneurs de nos bords, forbans de toute grève,
Porteurs du lourd fardeau des désespoirs sans trêve,
Bafoués de la terre en votre exil errant,
Fronts remplis de sueurs, qui passez en pleurant,
Coupables prisonniers qui subissez la chaîne,
Je vous aime à jamais si vous fuyez la haine ;
Car nul en ce bas monde où flotte l'incertain
N'a le droit de flétrir les malheurs du prochain ;
L'Etre seul de nos jours en peut scruter la trame,
De boue il fait les corps, mais son souffle est notre âme.

Louis-Joseph DOUCET.
